MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Avant de conduire franchement une jeune fille dans le monde, on lui ménage de petites soirées qui sont comme le prologue de cette grande comédie qu'on nomme la vie mondaine, — cela, sans doute, afin de ne pas l'éblouir trop vite! — D'ailleurs, il faut en tout un apprentissage, et le métier de femme du monde est particulièrement compliqué!.. Aussi, les mères vigilantes organisent-elles des réunions fort triées, où les jeunes filles sont en majorité et les jeunes messieurs rigoureusement exclus. Point d'excès de toilette et pas l'ombre de coquetterie ; le temps est employé à faire de la musique, à jouer des charades, des proverbes, voire la comédie. Le choix des pièces est bien un peu embarrassant, mais on sauve tout en s'en tenant au classique!

P. N° 247. — Coiffure de soirée.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Voilà ce qui se passe depuis plus d'un mois dans un élégant hôtel du quartier de la Madeleine, où les répétitions sont dirigées par une des plus charmantes pensionnaires de la Comédie-Française. Un jour, il s'est trouvé que la troupe était si bien exercée, et si habile, que les amis des amis briguèrent l'honneur d'assister à une de ces représentations. Il y eut un moment d'effroi et d'hésitation parmi tout ce jeune monde, mais enfin on céda : c'est ainsi que de timides jeunes filles de quatorze à dix-sept ans ont joué, ces jours passés, la comédie des *Plaideurs*, avec tous les costumes et accessoires, devant un public d'élite et des plus nombreux, vu la circonstance.

Jolies au possible, sous leurs pourpoints en velours, avec leurs magnifiques cheveux bouclés, — ou d'une drôlerie achevée, drapées dans leurs robes de juges, — nos jeunes actrices ont été fort applaudies : ce n'était que justice. La verve comique et l'excellente diction de l'Intimé et de Petit-Jean ont surtout transporté les assistants.

La pièce finie, nos jeunes filles ont reparu en élégante toilette de soirée : robe de barège blanc, cuirasse et tablier de faille rose; robe de taffetas bleu ciel, à petits volants échiquetés, recouverte de fine mousseline blanche; robe en algérienne rouge et blanche, ornée de velours noir ; robe de faille noire, avec écharpes et fichu paysanne en tulle blanc, boutons de roses et nœuds bleus, etc., etc. Rien de plus frais que toutes ces gazes, ces barèges, ces tulles, sinon le visage de celles qui les portaient.

La toilette à faire dans les réunions de l'ordre de celles dont nous venons de parler est souvent embarrassante : les demi-mesures ne plaisent pas à tout le monde et l'on n'est pas toujours organisée de façon à répondre à ce genre d'exigences. Il y a des femmes qui ne connaissent que le corsage montant ou le corsage décolleté ; elles ne sortent pas de là. Ne leur parlez pas de fichus : elles en ont horreur; vous les verrez les épaules tout à fait nues, ou bien entièrement couvertes, jamais *voilées*. Nous ne comprenons pas ce sentiment, car on fait de ravissantes choses en fichus, et rien n'est plus gracieux ni plus seyant que certaines combinaisons. Celle-ci, par exemple : — Sur un corsage décolleté en faille bleu électrique, un fichu paysanne en dentelle blanche, tombant au milieu du dos, resserré à la taille devant par trois barrettes en faille bleue, boutonnées au corsage ; de là, les deux pointes du fichu s'écartent en flottant assez bas sur le tablier de la robe. Des volants en dentelle assortie au fichu, avec des bouillons de tulle, terminent le bas des manches courtes, les amenant ainsi jusqu'au coude. Le tout forme un ensemble charmant, copié sur l'une des toilettes de Mlle Pierson dans la nouvelle pièce du Gymnase, *Mlle Dupare*.

L'idée de ces barrettes est fort heureuse et il est facile de la faire valoir ; on peut avoir des barrettes mobiles qui serviraient ainsi à plusieurs corsages et à différents fichus de dentelle noire ou blanche ; on les ferait pour cela en velours noir, passementerie de jais, ou galon étincelle d'or, d'argent, d'acier... la folie du moment.

La dentelle règne en maîtresse aujourd'hui : non-seulement on en fait des fichus, mais on s'en sert beaucoup comme garniture de robe ; une femme qui en possède un certain *stock* peut considérer cet avantage comme fort précieux : c'est un fond de toilette inépuisable. Malheureusement c'est un capital dont l'intérêt n'apporte rien à la bourse : aussi est-il un certain nombre de mondaines fort élégantes qui se contentent d'imitations. Il est vrai qu'il y en a de parfaites,.au point de tromper le plus fin connaisseur. Les imitations à la mode sont : la blonde, le point à l'aiguille, et l'Angleterre qui revient en faveur. Les tulles noirs ou blancs, brodés au plumetis et au passé, sont quelquefois préférés aux imitations ; ils ont une valeur intrinsèque plus réelle ; c'est surtout pour les toilettes de cachemire qu'on les emploie.

Les écharpes continuent à tenir une place importante dans le domaine de la toilette ; une robe nouvelle en a au moins une. C'est joli, du reste, et comme on n'emploie pour cet usage que des étoffes souples (cachemire, barège, crêpe de Chine, damas Renaissance, gaze, tulle, etc.), on en fait ce qu'on veut. C'est chose étonnante que le parti qu'on peut tirer d'une écharpe: on la drape, on la tord, on la tend, on la baisse, on la relève; elle se fait tantôt plate, tantôt bouffante ; large ou étroite aussi, selon la circonstance ; enfin, le goût et l'originalité aidant, une couturière peut réaliser, par ce moyen, une toilette charmante.

Dentelles, écharpes, fleurs, perles et rubans, voilà les principaux éléments des toilettes les plus admirées aux réunions élégantes de la saison.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 247.

COIFFURE DE SOIRÉE. — Cet élégant modèle consiste en un pouff de dentelle noire, mélangée de coques de ruban, avec des roses sur le côté et deux petits oiseaux (bengalis) aux ailes déployées. De grandes barbes de dentelle, qui se rattachent au pouff, forment une sorte demantille, et l'extrémité de l'une d'elles vient se rattacher à l'autre sous une rose près de l'oreille ; le bout de la seconde barbe retombe naturellement.

G. N° 484.

TOILETTES DE BAL. — 1. Cette robe, très élégante, se compose de devants de forme princesse, en faille bleu électrique, avec corsage décolleté ; le dos du corsage et le derrière du jupon, qui est à longue traîne, sont en faille blanche recouverte de gaze argentée, bouillonnée et coulissée du haut en bas. Les devants de la jupe sont plissés sur les côtés et garnis d'un coquillé en dentelle blanche. Un large revers en faille bleue, avec boutons blancs, relie le devant du jupon à la partie de faille blanche qui forme le dos et la traîne. — Deux écharpes en gaze argentée, fixées aux épaules par des branches d'acacia rose viennent se réunir au milieu de la jupe en formant un nœud à bouts flottants, soutenant des branches d'acacia rose.

2. Robe princesse à longue traîne, en velours nacarat, ouverte devant sur un jupon de faille blanche recouvert de tulle blanc bouillonné et coulissé en biais, de façon à former un capitonné. La jupe de dessus, en velours, est elle-même doublée de faille blanche, retournée sur les bords; les côtés sont découpés de manière à former de gracieuses ondulations et à laisser voir la doublure blanche. — Corsage décolleté en carré, entouré d'un biais de faille blanche et fermé devant par un lacet blanc. Dentelles ruchées en collerette autour du corsage et des manches; nœuds de ruban blanc aux épaules. — Collier de perles fines au cou; étoiles en diamants dans les cheveux.

G. N° 491.

SORTIE DE BAL, vue de face et de dos. — Ce vêtement, en matelassé blanc, garni de cygne, affecte la forme du mantelet devant, avec ses longs pans carrés, et du dolman par les manches et le dos. La manche est légèrement relevée, au-dessus de la pointe, par un nœud de satin blanc, dont le milieu est garni d'un motif en passementerie. Deux galons blancs rayent la manche à partir du nœud jusqu'à l'épaule, où chacun est fixé par un macaron en passementerie et de jolis glands. Des boutons en satin et cordonnet ornent en échelle le milieu de ces galons. Des boutons semblables, quoique un peu plus gros, garnissent les devants. — Le dos, très étroit, est cintré et fendu dans le bas; les manches forment les coutures de côté. Le milieu du dos est orné de galons et de boutons, comme les manches, avec un large nœud pour terminer le bas.

Détails de modes.

(Fig. 1, 2, 3. — Page 75.)

1. Chapeau *Page* en dentelle noire perlée; fond mou, passe aplatie à la Marie Stuart, et barbes de dentelle réunies sur la poitrine sous un nœud de ruban. Doux griffes de jais ornent le fond du chapeau, en avant; des roses placées derrière et sur le côté complètent le tout.

2. Chapeau en feutre gris fer, à calotte basse et passe enlevée, bordée d'un galon assorti; une grande plume gris clair traverse le haut de la calotte pour retomber sur le côté derrière. Le dessous du chapeau est garni d'une torsade en faille gris clair avec un nœud en pareil et une rose épanouie au milieu.

3. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou entouré de bandes en broderie anglaise formant bavolet derrière; ruban sur le pied, noué devant et derrière.

Description de la gravure coloriée n° 1201 *D.*

1. Chapeau genre *Paméla*, en velours marron, tendu sur la passe et le fond. Deux écharpes, en faille marron et faille rose vif, entourent la calotte et leurs bouts affilochés retombent en arrière avec de larges coques. Une touffe de plumes blanches orne le chapeau ; groupe de coques roses sur le côté, dessous.

2. Chapeau en damas Renaissance et faille gris perle. Fond mou, entouré d'une draperie, avec de larges coques sur le côté. Ces dernières sont fixées par une branche de feuillage de jais noir, coques de faille derrière, se groupant avec des roses et un feuillage noir. La passe relevée en diadème, est bordée de velours noir et garnie d'une rose avec feuillage perlé.

3. Chapeau *Page*, à fond mou en soie noire et tulle noir perlé de jais. Un large diadème, couvert de broderies de jais formant une jolie guirlande de fleurs et de feuilles, constitue la passe et entoure le fond mou. Ce diadème se termine derrière sous des coques de faille maïs, accompagnées d'une barbe en tulle et dentelle perlés, et qui tombe sur le catogan. Une plume maïs, prenant pied derrière, traverse la calotte, et la pointe vient tomber sur le milieu du diadième près d'un groupe de roses. Un tour de tête en dentelles noires perlées de jais complète le chapeau.

4. Aumonière en velours noir, brodé de fleurs en soie blanche, avec frange de soie blanche au bas.

5. Bonnet du matin en nansouck. Fond mou entouré de bandes brodées coquillées en diadème sur le devant, avec coques de ruban rose. Ce ruban vient former derrière quatre bouclettes tombant sur une large barbe à bords brodés.

6. Coiffure d'appartement (inclinée sur le dessin, de façon a présenter la face et le fond) en blonde espagnole blanche. — Barbe disposée en fanchon sur le chignon ; les bouts, longs et arrondis, sont garnis au milieu d'un ruban bleu. Une traverse en ruban relie chaque côté de cette barbe, au-dessus de la coiffure ; ce dessus est formé d'un coquillé de blondes et d'un large nœud de coques de ruban.

7. Cuirasse de soirée en faille ou velours bleu pâle, rayée en biais d'entredeux en dentelle blanche perlée de jais blanc, puis garnie d'une dentelle semblable sur tous les bords. Un plissé en crêpe lisse blanc entoure l'ouverture du cou.

8. Col en toile blanche et biais en batiste écrue.

Description de la gravure coloriée n° 1204 *B.*

Substituée à la gravure 1201 D, pour les abonnées qui en ont fait la demande.

1. TOILETTE NÉGLIGÉE. — Robe de chambre en flanelle blanche molletonnée, à rayure indienne bleue chiffrée. Cette robe, de forme princesse, est justée à la taille par une ceinture noire ou de même étoffe. Boutons de nacre du haut en bas. Parements aux manches et poches sur les côtés. — Lingerie plissée.

2. TOILETTE DE VISITE, en faille havane et matelassé marron. — Jupon à demi-traîne, en faille derrière, où il est couvert de plissés très fins ; le devant, en matelassé, est garni au milieu de nœuds de faille ; ce milieu est lui-même encadré de plissés en faille qui entourent le bas du matelassé. —

Corsage en matelassé, sans autre garniture qu'un col en faille ruchée ; manches coulissées en faille, terminées par un double cornet plissé. — Chapeau de velours noir, à diadème de velours rouge ; larges coques noires dessous et dessus, avec une longue plume amazone blanche.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 20.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Jupon en vigogne, à traîne peu sensible et unie ; le bas, devant, est plissé à plis plats, puis garni de biais superposés formant trois larges dents ; les pointes et les creux de ces dents sont traversés par des quilles en velours marron, qui se terminent en triangles sur le plissé. — Tunique en matelassé couleur noisette, ouverte devant et bordée d'un velours marron. — Corsage en matelassé pareil, à longues basques rondes entourées de velours et de franges ; le haut est orné d'un col ouvert et rabattu en velours marron garni de franges ; les manches, terminées en cornet, sont garnies de même. — Chapeau en matelassé bordé de faille assortie au jupon ; plume amazone sur le dessus et roses sur le côté.

ÉCHOS DE LA MODE

Un très beau bal, l'autre vendredi, chez Mme H. G. Un hôtel construit à souhait pour une fête, des salons de danse éblouissants, une serre, une galerie entière de camélias et de plantes

1. Chapeau *Page.*

rares, un souper servi au milieu des palmiers et des roses, — à de petites tables où l'on était très gai, et où les asperges en branches et les fraises abondaient, — et des toilettes, enfin, des toilettes !... La dentelle frissonnant, les broderies d'argent chatoyant, les pierreries étincelant, toutes les muses du million chatoyant sous ces lambris. Bref, l'or ruisselait sur les robes des femmes, sur les meubles, et jusque sur les murs.

Quel malheur que, dans ce beau pays de finance où toutes les splendeurs se réunissent, les cœurs seuls ne soient pas toujours des cœurs d'or !

Voici quelques toilettes de ce bal :

D'abord, la maîtresse de la maison, Mme H. G., en robe bleu turquoise, tulle et faille, parée de merveilleuses franges d'argent.

Sa sœur, en tulle soufre, parée de côté d'un large ruban sur lequel étaient jetés des diamants, des émeraudes, des rubis. Très heureuse idée, cette pluie de pierreries en châtelaine.

2. Chapeau de visite.

La duchesse d'Ab... Grande traîne ayant la forme d'un manteau de cour, en armure blanche, bordée de velours poupre ; devant, des volants de point d'Angleterre se détachant sur du velours pourpre, et mêlés de franges d'or. Corsage Marguerite (la Marguerite de Faust) en armure blanche, bordé d'une dentelle blanche cousue sur du velours pourpre. Frange d'or et dentelle autour des épaules. Les cheveux noirs, adorablement coiffés, étaient étoilés de tant de diamants qu'on eût dit une reine de la nuit descendue parmi les mortels.

3. Bonnet du matin.

Mlle D., en tulle blanc. Trois tuniques embaumées de roses blanches. La traîne en pékin blanc, le corsage marquise Louis XVI à longue pointe, avec la manche remontant bien sur l'épaule, un

peu bouffante et fleurie d'une rose blanche. Des roses blanches semées dans de beaux cheveux bruns à longues boucles naturelles.

Une dame a fait un grand effet en costume de chasse Louis XIII. Grande et bien faite, elle portait à merveille la robe de satin gris à galons d'argent; la longue casaque, attachée par des bouffettes de ruban bleu, dessinait la plus belle taille du monde. Un grand col rabattu et des manchettes en toile garnis d'une vieille et superbe dentelle de famille, le grand feutre empanaché, des grappes de boucles blondes, les gants de daim à revers, tout, jusqu'au loup, était de l'époque et porté avec un grand air.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Avec les belles journées qui ont valu à Paris un printemps anticipé, le bois a fait sa réouverture et pris un air de fête. L'avenue de l'Impératrice, le tour du lac et les allées à la mode, — car le bois a ses allées où souffle le bel air et celles qui ne sont bonnes qu'au commun des promeneurs, — revoient les voitures s'allonger en file.

Londres offre dans ses promenades publiques un plus grand nombre de beaux chevaux que Paris; mais, nulle part, on ne trouve, comme en France, une harmonie aussi complète dans la tenue de l'équipage, une alliance aussi sûre de l'élégance et de la correction.

Un des grands charmes du bois, par ce ciel bleu et ce temps sec, est la promenade à pied, soit dans l'allée qui borde le lac, soit dans l'avenue des acacias. On descend de voiture à mi-parcours du lac: on s'accoste, on se groupe, et, tout en devisant, on arpente à bon pas l'avenue. Cette marche en plein air est extrêmement favorable aux femmes; elle leur permet de montrer leur toilette et l'élégance de leur tournure. Rien d'irrésistible comme une femme qui sait bien marcher, et il y a tout un art chez la femme française, dont le bois permet en ce moment l'étude la plus intéressante et la plus complète.

Pour ces promenades, le costume court est de rigueur. Il se fait à présent à deux jupes; la première, retroussée, a un par-devant comme le tablier de Toinon. Ce revers est d'une autre nuance ou de teinte plus foncée que le fond même de la robe. Il a sa répétition au corsage. On le brode d'un bouquet de couleur, on le garnit de passementeries; c'est le point lumineux de la toilette. Se relevant par devant, les tuniques se retroussent infiniment moins par derrière. Elles affectent la forme adoptée par les Finlandaises pour leur costume, d'une coupe si gracieuse. Des fourrures, des galons métalliques, des guirlandes de fleurs en velours ou en peluche, en sont les garnitures. On compose, en variant les couleurs des jupes et en assortissant les manches à la nuance des revers du corsage et de la tunique, des toilettes d'une charmante fantaisie. Les revers à carreaux écossais, avec jupon assorti, sont d'un effet très heureux.

L'emploi d'étoffes à rayures, que l'on « contrarie » — ainsi disent les couturières — pour la tunique et la jupe, produit aussi des costumes d'un cachet très particulier et très élégant. Mlle Marie de Ligne portait, l'autre jour, un costume ainsi rayé de trois tons bleu, d'une grâce parfaite.

Puisque le nom de Mlle de Ligne nous est venu sous la plume, nous ne serons pas indiscret seulement envers sa robe, et nous en profiterons aussitôt pour annoncer la grande union qu'elle va contracter. Mlle de Ligne épouse le comte Potocki, fils aîné du comte Alfred Potocki, l'un des amis les plus intimes de l'empereur François-Joseph, et qui possède des terres immenses en Gallicie.

La gracieuse fiancée, fille du feu prince Henri de Ligne, et dont la mère est une Talleyrand-Périgord, a pour aïeul le prince Eugène de Ligne, président du sénat de Belgique, et pour tante la duchesse de Bisaccia. Elle a été élevée à Paris dans le bel hôtel de sa famille, rue de Babylone, et la nouvelle de son mariage rencontrera en France autant de sympathies qu'en Belgique.

A Vienne, où elle est appelée à se rendre après son mariage, tout lui montrera vivant encore le souvenir de son illustre aïeul, le feld-maréchal prince de Ligne, cet homme de tant d'esprit, « le seul étranger, a dit Mme de Staël, qui, dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur. »

Le prince habitait à Vienne une maison sur le rempart, sorte de tour qui n'avait qu'une pièce par étage. Là venait affluer périodiquement, a raconté le comte Ouvaroff, tout ce que Vienne offrait de plus recherché, soit en vieilles femmes au ton exquis et aux grandes manières, soit en femmes jeunes élégantes et pleines d'agrément.

Le salon du prince, grisâtre, modestement meublé, était si étroit qu'il était difficile de s'y placer debout quand il y avait du monde. Mme de Staël fut l'hôte fêtée et charmée de ce salon en 1808.

— Je viens mettre mon fils à l'école du génie, dit-elle au prince en y entrant.

— Il y était dès sa naissance, madame, lui répliqua le feld-maréchal en s'inclinant.

On aimerait à s'étendre sur ces séduisantes individualités du passé, mais le présent nous réclame, et il nous faut revenir aux choses du jour.

Le carnaval ne fait pas aussi piteuse mine qu'on était tenté de le craindre tout d'abord. Chacun commence à se piquer d'hospitalité et à s'occuper des cartes d'invitation. La comtesse de Brimont, née de Sesmaisons, a donné un bal de jeunes filles, plein d'entrain et de gaîté, dans son hôtel de la rue de la Faisanderie, et on a dansé et cotillonné chez le général baron de Berckeim. On admirait beaucoup, à cette soirée, Mlle Henriette d'Audiffret-Pasquier, fille du duc député, dont la grâce radieuse fait sensation cet hiver dans les salons de Paris.

Voilà pour le passé, et remarquons, à ce sujet, par parenthèse, que les journaux ont parlé à tort de bals chez la princesse de Wagram et chez la princesse Troubetzkoï. On n'a dansé ni chez l'une, ni chez l'autre des deux princesses. Le 11 février, il y a eu grande soirée chez la baronne Alphonse de Rothschild, qui a préludé à ses réceptions à grand nombre par une série de brillants dîners.

Avec le second bal de l'Élysée semble s'être terminée la série des fêtes officielles. Il est à regretter que M. Ferdinand Duval, négligeant les traditions d'hospitalité de ses prédécesseurs, n'imite pas, au palais du Luxembourg, l'exemple que lui a donné le maréchal de Mac-Mahon à l'Élysée. Il est des situations où le rôle d'amphitryon fait partie des charges d'État. Tandis qu'on danse dans toutes les préfectures de France, même dans celles de troisième ordre, la préfecture de la Seine sera-t-elle la seule où ne résonneront point les violons? ...

Si une partie de la société artistique tarde encore à reprendre ses réceptions du soir, en revanche on a recommencé, sur toute la ligne, les *ricevimenti* diurnes. L'usage des réceptions de quatre heures se généralise même beaucoup cette année. Le thé et les gâteaux sont de rigueur à ces causeries qui, dans certains salons du faubourg Saint-Germain, présentent le spectacle animé de trente personnes, venues simplement en visite, réunies à la fois.

Le salon des femmes qui donnent ces *ricevimenti* n'est pas a confondre avec le salon de celles qui ont un jour le matin. Dans ceux-ci, on cause de la pluie et du beau temps, des niaiseries et des riens du monde; on y vient pour faire une politesse à la maîtresse de la maison, et rien de plus. Dans ceux-là, il y a un fond de société qui s'y réunit le plus souvent possible; la conversation s'y élève parfois à une hauteur où on ne la trouve pas

partout. C'est là que se font les petites nouvelles et les petites réputations.

Bruxelles, en ce moment, est tout aux fêtes du mariage de la princesse Louise de Belgique, fille aînée du roi, avec son cousin le prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha. Les princes de la maison d'Orléans, l'archiduc Joseph d'Autriche, le prince de Galles, le roi de Saxe sont à Bruxelles pour ce mariage. Le roi de Danemarck a chargé le comte de Moltke, son sympathique chargé d'affaires à Paris, d'aller le représenter à la cérémonie.

Très prochainement le nouveau couple se rendra à Paris, où il sera l'hôte du duc d'Aumale. Mme la comtesse de Paris étant alors complètement rétablie, des réceptions seront données, à cette occasion, au faubourg Saint-Honoré.

BACHAUMONT.

MENUS PROPOS

Le tunnel qui doit réunir la France à l'Angleterre n'est pas encore près d'être construit, mais il est décidé qu'on va s'occuper des travaux préliminaires, et pourquoi cet essai ne réussirait-il pas aussi bien que le percement du Mont-Cenis ?

Dans une dizaine d'années, quand le tunnel de la Manche sera inauguré, on peut s'attendre à de beaux cris d'étonnement dans le public. Mais rien ne vaudra, dans ce genre, la stupéfaction des badauds à l'époque des premiers chemins de fer.

On trouvait dans tel grand journal, qui parlait des travaux de la ligne de Paris à Orléans, des exclamations de ce genre :

« Où s'arrêtera le progrès? Les ouvriers creusent en ce moment, aux environs d'Etampes, une tranchée qui n'aura pas moins de 110 pieds de long, et dont la profondeur atteindra 24 pieds. Ce travail est digne des Romains. »

Il y eut aussi un couplet qui est resté célèbre. Le voici, tel que Lepeintre jeune le chantait dans *Renaudin de Caen* :

Oui, l'on m'a dit des choses surprenantes
Touchant le chemin projeté ;
Mais elles sont trop étonnantes:
C'est à ne pas y croire, en vérité !
On dit que, grâce à la vapeur humide,
Bien loin d'éprouver du retard,
Les voyageurs, tant la course est rapide,
Arriveront la veille du départ !

Auteurs : MM. Duvert et Lauzanne, les deux féconds écrivains qui ont laissé de si joyeux souvenirs dans les annales du Vaudeville.

*
* *

Petit dialogue entre deux avares :

— Cher ami, j'ai toujours voulu vous consulter là-dessus : qu'est-ce que vous buvez à vos repas ?

— Dame ! ce n'est pas du vin.

— Je ne vous en ferais pas même la question. Mais, alors...

— Eh bien ! de l'eau de Seine.

— Vous êtes un prodigue et voilà tout. Vous faites des notes chez les Auvergnats qui montent ce coûteux liquide dans les appartements.

— Alors, indiquez-moi un procédé plus économique.

— On boit de l'eau de Seine, mais on la coupe avec de l'eau de puits !

*
* *

C'était après un grand dîner chez madame de Z..., — une femme qui serait charmante si elle n'avait la déplorable manie de *poser* toujours.

Quelques-uns de ses convives ayant manifesté l'intention de passer au salon pour fumer, elle les retint par ces mots :

— Mon Dieu ! messieurs, restons donc encore un instant ici pour causer : la table n'est pas *louée*...

— Ça, c'est vrai, riposta le bambin de la dame; il n'y a que la nappe, les serviettes et les couverts... tout le reste est à maman.

*
* *

Charles Monselet nous contait dernièrement un mot de sa domestique, qui vaut toutes les naïvetés connues.

Il y a huit jours, le spirituel écrivain était forcé de s'absenter.

— Joséphine, dit-il à sa bonne, si M. X... venait, vous lui diriez que je serai de retour la semaine prochaine.

— Et s'il ne venait pas, Monsieur, *que lui dirais-je?* répondit elle naïvement.

Ch. D.

UN BAL A MENTON

Nous sommes en carnaval et l'on en profite à Menton.

La comtesse de P... a donné un fort joli bal où l'on a beaucoup et spirituellement intrigué sous le masque. La comtesse raffole de ces sortes de fêtes dans lesquelles l'imprévu et le mystère ont leur place, et, pour que son plaisir et celui des invités fût bien complet, pour que l'incognito ne fût pas pénétré, — sans pourtant laisser les intrus s'introduire dans son bal, — elle avait posté son vieux maître d'hôtel dans une logette établie dans le vestibule; il était chargé de reconnaître ceux qui entraient. Avant donc d'arriver dans les salons, on passait dans la logette où l'on soulevait son masque et, chaque fois, le vieux domestique de confiance criait aux laquais : « Laissez aller. »

Ce bal a été, tout ensemble, amusant et brillant : les costumes historiques étaient d'une exactitude rigoureuse, les costumes de fantaisie très nouveaux et d'une originalité très personnelle.

La comtesse de P... était magnifique en dame russe, avec la tiare enrichie de pierres précieuses de toutes les couleurs, et d'où s'échappait le voile blanc.

Un instant, il s'est trouvé réunis dans un quadrille des couples si peu assortis que, d'une commune voix, on les a immédiatement baptisés « le quadrille des antithèses ». Ainsi « l'homme aux rubans verts » conduisait dame Folie qui agitait fort gentiment sa marotte; Van Dick menait une marquise Pompadour un peu trop pomponnée; un Incroyable était avec une sauvagesse en maillot couleur peau bronzée et chemise de mousseline; enfin, un grand Méphisto tenait la main de la Marguerite la plus blonde et la plus candide.

Le succès de la soirée a été pour un Pierrot.

Le jeune et déjà célèbre médecin qui s'était ainsi déguisé avait, par un malentendu, reçu son invitation la veille au soir seulement. Impossible, en si peu de temps, de se commander un costume à Paris ou à Turin. Notre docteur ne voulait pas non plus renoncer à la fête. — On ne lui réussira bien, à Menton, que le banal costume de Pierrot; soit, il saura le rendre élégant en enlevant à tous les jardins leurs violettes de Parme et en en couvrant littéralement son costume. — Cinq ouvrières accomplirent ce travail en une heure.

Ce n'était plus un homme que ce médecin, mais un odorant bouquet. Toute la soirée, il fut entouré et... dévalisé, ce qu'il laissa faire de bonne grâce. A minuit, il ne restait plus, sur l'étoffe blanche, que des bouts de petites tiges vertes retenues par des fils.

V. P.

PLANCHE 6. N° 484. — DESCRIPTION, PAGE 74.

TOILETTES DE BAL.

Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

A. Leroy, imp. r. des Marais, 60.

Ad. Goubaud fils Edr Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Chapeaux de Mme Mélice rue de Richelieu 8.

Corsets de P. de Plument r. Vivienne 33 Eau de Cologne des Sultanes r. Vivienne 33

Eau Gauloise de Mme V. Rotonde de Provence 4 Veloutine Viard Pl. du Palais Royal 2.

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud And. Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

PLANCHE G. N° 491. — DESCRIPTION, PAGE 74.

SORTIE DE BAL

Modèle de Mlle Kœnig (rue Monsigny, 19).

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

V

M. Ginet était un de ces notaires de province, synonymes de délicatesse et de probité, — dont la race s'altère quelque peu, — qui d'une main reçoivent les épargnes de leurs clients, et de l'autre, les placent sûrement, honnement, loyalement, à deux ou trois pour cent... Riez, messieurs les brasseurs de primes, dont les dupes ne touchent que... des larmes!

Le notaire avait souvent à lutter contre cette manie, ou plutôt contre cette faiblesse des vieilles gens, qui, surtout dans les campagnes, se dépouillent de leurs propriétés au profit d'enfants qui négligent de leur en payer la rente, ne le font qu'en rechignant, trouvent que le rentier a la vie dure, et, parfois, ne se font aucun scrupule de hâter sa mort. Les rôles de cours d'assises sont là pour en témoigner.

Il ne négligea rien pour détourner Mme Hervé de son funeste projet; il lui peignit, sous les couleurs les plus sombres, l'avenir qu'elle se préparait; il lui cita des exemples, à elle parfaitement connus, qui n'étaient pas faits pour encourager. Rien ne fit: la pauvre femme était sous l'impression de cette simple phrase, dont l'adroite Mélanie l'avait poignardée : « Si ce sacrifice devait » vous coûter des larmes, que le bonheur de vos enfants serait » impuissant à soulager, nous n'en voulons pas à ce prix. » Elle se voyait sous le coup de ce reproche éternel de leur avoir fait manquer un coup de fortune; et, pour rien au monde, dût-elle s'y ruiner, elle ne voulait de ce remords pour sa conscience.

La mission du notaire n'allait pas plus loin que les remontrances. Peut-être aurait-il pu susciter des retards, créer des obstacles; mais, du moment qu'il s'agissait d'une affaire urgente, encore fallait-il que le sacrifice pût porter ses fruits. Le capital de Mme Hervé étant placé dans les meilleures conditions, ce fut donc dans l'intérêt même de sa cliente que, grâce aux fonds dont il pouvait disposer, Me Ginet se prêta à un virement momentané, qu'il aurait toujours le temps de régulariser.

— Vous aurez vos quarante mille francs dès demain, dit-il à sa cliente, en la reconduisant; quant à la maison, il faudra lui trouver un acquéreur.

Et, pris d'une tendre pitié, au moment de la quitter, en lui serrant la main :

— Vous ne voulez pas que je fasse prendre des renseignements à Paris sur la spéculation que projette M. votre fils ? demanda le digne homme.

— Le temps nous manque, répondit la veuve. D'ailleurs, Frédéric n'est pas homme à se lancer légèrement dans une affaire douteuse; il a calculé celle-là par sous et deniers.

Restait Josette, à laquelle il fallait apprendre la fatale nouvelle. Pendant quelques instants, la pauvre fille en resta muette, l'œil dilatté, comme pétrifiée de surprise et de douleur... puis, ce fut un déluge de lamentations et de larmes.

Frédéric essaya d'atténuer le coup, en faisant miroiter la pension de cent écus qu'il avait « l'intention » de lui servir.

— Gardez votre argent, répondit Josette; la blessure n'est pas là. Dieu merci! les bras sont encore solides, il y a encore de bonnes âmes à Provins: les vieilles gens n'y meurent pas de faim... Mais on ne me fera jamais accroire que madame parte de son plein gré; il y a là-dessous de la gabegie qui ne me regarde pas; si on se tait, on n'en pense pas moins...

Habituée à son franc-parler, Josette appelait cela se taire.

— Du moment que madame peut se passer de mes services, reprit-elle; si elle ne tient plus ni à sa maison, ni à son jardin, ni à ses bêtes, ni à moi, ni à rien, ni à reposer un jour dans le même cimetière, à côté de défunt mon maître; si elle se plaît mieux là bas, avec vous, dans cette grande caverne, où il faut tenir en pleine rue ses mains sur ses poches, de crainte des filous, elle ne doit pas se gêner pour moi... J'ai donné, pendant trente ans de ma vie, mon travail, mes forces et mon attachement; on m'a rendu de l'argent; nous sommes quittes, n'est-ce pas ? et je puis devenir ce que je voudrai.

Sur ce, comme Coriolan chez les Volsques, Josette se retira dans sa cuisine, où rien ne l'empêcha de compléter ses imprécations.

Moins d'une heure après, la ville savait que Frédéric, un mange-tout, un sans cœur, un propre à rien, — qui mourrait sur l'échafaud, — venait enlever sa mère.

C'était la journée aux assauts; à peine Mme Hervé échappait-elle au notaire et à Josette qu'elle vit apparaître un troisième censeur sous les traits de M. Salneuve.

Le marchand de laines était un homme franc et brusque, aussi peu habitué à marchander la vérité qu'à l'enguirlander de périphrases émulsives.

Le premier mouvement de Frédéric fut de lui laisser la place libre; mais sa femme le retint en lui coulant à l'oreille que, sous peine de sombrer au port, il fallait tenir tête à l'orage.

— Chère madame, dit-il à la veuve, sans se préoccuper de la présence des Parisiens, il n'y a pas bien loin d'un quart de siècle que nous nous connaissons; c'est dans cette maison même que, sous la direction de feu votre mari, j'ai appris mon métier. Je crois encore l'entendre me dire à son lit de mort, en me serrant la main: « Salneuve, mon vieux, je pars et tu restes: j'ai un fils, mais c'est comme si je n'en avais pas... »

— Monsieur, interrompit Frédéric, vous oubliez...

— Ce n'est pas moi qui parle, c'est votre père... « mais c'est comme si je n'en avais pas, répéta le marchand, ma situation commerciale est bonne; je laisse même une petite fortune... Cependant, il faut tout prévoir : ma femme est faible, sans défense et sans énergie ; elle adore son Frédéric, ce dont je n'ai pas la force de lui en vouloir; s'il arrivait jamais que ce dernier lui demandât un sacrifice qu'elle ne doit pas faire, je compte sur toi pour t'y opposer de toute la force que te prêtera le dernier vœu d'un mourant. » Eh bien! poursuivit M. Salneuve en changeant de ton, je crois que le cas se présente et je viens remplir mon devoir.

— Monsieur est un parent, un allié, une manière de tuteur? demanda ironiquement Mélanie.

— Rien de tout cela, madame; je ne suis qu'un simple honnête homme, dont les conseils ont été, parfois, utiles à votre belle-mère; ils le seront encore en cette circontance, du moins je l'espère.

— Mon vieil ami, dit la veuve, je vous suis bien reconnaissante de votre démarche, mais quand vous saurez que, loin de me ruiner, mon fils ne songe qu'à m'enrichir...

— Qu'il y songe, c'est possible, interrompit le marchand de laines, ce sera un rêve de plus qu'il aura fait dans sa vie; mais de là à le réaliser...

— Monsieur, dit Frédéric d'un ton rogue, je n'accorde à votre mission posthume qu'une foi très bornée; il est toujours facile de faire parler les morts. Cela posé, je voudrais bien savoir de quel droit vous vous immiscez dans une affaire qui ne regarde que ma mère et moi ?

— Du droit que me donne votre passé, lequel autorise mes suspicions sur l'avenir. Vous avez dévoré l'héritage de votre père et la dot de votre femme...

— Voilà ce que c'est que d'avoir rendu des comptes à monsieur! dit Mélanie sur le même ton de sarcasme.

— Vous n'avez jamais eu de profession avouable, se reprit le marchand; vous vous êtes maintes fois réduit aux extrémités les plus humiliantes; vous êtes sans ressources sérieuses.

— Ce qui ne m'empêche pas d'offrir à ma mère les garanties qu'elle voudra.

— Oh! oui, et de fameuses encore, parlons-en! des garanties sur les brouillards de la Voulzie, que la pauvre femme acceptera les yeux fermés.

— Madame, demanda Mélanie de son plus grand air, vous permettez qu'on nous traite ainsi chez vous et devant vous?

Cette observation à part, Mme Hervé commençait à se sentir blessée dans la personne de son fils. Du reste, l'abandon une fois consenti, le mieux était de l'achever de bonne grâce.

— Monsieur Salneuve, reprit-elle, l'intention est louable, je le sais, mais vous allez peut-être un peu loin. Laissez-moi vous dire que vous vous trompez du tout au tout. En allant vivre à Paris, au milieu de mes enfants, je cède principalement aux intérêts de mon cœur; il y a longtemps que cette réunion faisait l'objet de mes vœux. Loin de souffrir d'une circonstance qui me permet enfin de les réaliser, j'en remercie le ciel d'abord, et mon fils ensuite.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, répondit le marchand de laine; hélas! ma chère dame, vous ne croyez pas un mot de ce que la charité vous fait dire; à la façon dont vous le prenez, toute insistance de ma part serait déplacée... Puissiez-vous ne pas vous repentir! je vous aime trop pour vous souhaiter du mal.

L'émotion qu'elle s'efforçait de cacher étouffait la pauvre grand'mère.

— Nous nous quittons bons amis? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Plus que jamais, chère madame Hervé; vous ne péchez que par trop de cœur; je vous plains, mais je vous admire. Si jamais vous aviez à réclamer l'appui de quelqu'un, souvenez-vous de Provins et de Salneuve... Quant à M. votre fils, j'aurai l'œil sur lui.

— Encore un dont nous voilà débarrassés! dit Mélanie à son mari, en poussant un soupir de satisfaction.

Afin de couper court aux lamentations, aux adieux touchants, aux visites sans fin, Frédéric décida sa mère à partir dès le lendemain. Mme Hervé voulait tout emporter, y compris ses meubles.

— Jamais de la vie! se dirent les spoliateurs, que ferions-nous à Paris de toutes ces vieilleries; mais il ne faut pas la contrarier ouvertement: l'essentiel est de l'emmener, elle, au plus tôt, et pour les détails de gagner du temps.

Le jardinier et Josette feraient la récolte des fruits et des légumes; ils en enverraient la moitié à Paris, disposant du reste à leur convenance.

Josette garderait la maison telle quelle jusqu'à ce qu'elle fut vendue; nous parlons de la maison. — Après quoi le mobilier, dûment emballé, confié aux soins vigilants de l'administration du réseau de l'Est, viendrait « embellir » l'appartement de la rue Vivienne.

— Et le chien? et le chat? et Margot? et le perroquet?

— Tout pour vous plaire, chère maman; le perroquet nous accompagnera. Josette a momentanément besoin du chien comme gardien, du chat pour les souris, et de la pie pour société... Il ne faut pas la laisser toute seule, cette pauvre Josette... Plus tard, le tout vous reviendra, même les chèvres, si vous le désirez; seulement, je vous ferai observer que nous ne saurions trop où les faire paître.

Autant de belles promesses, autant de leurres; on devine que Frédéric se préoccupait peu des reliques sacrées de la famille; au brocanteur, toutes ces antiquailles!

Nous n'appuierons pas sur la corde lugubre, en suivant Mme Hervé, errante par toute sa maison, pendant les quelques heures qui précédèrent l'exil auquel on la condamnait. Si encore il lui avait été permis de pleurer! Mais, par un excès de délicatesse, elle ne pouvait pas se donner cette consolation.

Josette, dont le premier mouvement d'acrimonie était passé, ne poussait plus que de gros soupirs et des invocations à la Vierge; elle accablait Mélanie de recommandations: « Madame aime son » café au lait bien chaud, le matin; elle a l'habitude de le pren» dre dans son lit; — il lui faut un petit verre de Bordeaux après » le potage; — toutes les viandes bien cuites; — en hiver, on » bassine son lit. »

Intérieurement, la Parisienne l'envoyait au diable; ce qui ne l'empêchait pas de répondre:

— Soyez tranquille, ma fille; il ne manquera rien à bonne maman; elle sera comme un coq en pâte; aussitôt la maison vendue, vous viendrez nous voir, et vous vous en assurerez par vous-même.

Lise et Prosper auraient pu se ménager une dernière entrevue dans le pré, à travers la haie; mais ils ne l'avaient pas osé: le jeune homme, parce qu'il ne voulait pas désobéir ouvertement à son père; la jeune fille, parce qu'elle avait entendu de gros mots au salon, — bien qu'elle n'y fût pas, — et qu'elle savait, hélas! ses parents brouillés avec M. Salneuve.

Il est vrai que bien des jeunes gens, élevés à la moderne, eussent passé là-dessus.

Le notaire avait envoyé les quarante mille francs; il ne restait plus qu'à les emporter bien vite.

Le départ eut lieu le soir à la brune, comme il convient quand on dévalise une mère de son bien-être et de son bonheur. C'était un jour plus tôt qu'on ne l'avait annoncé: ce qui empêchait les amis de faire la conduite et de s'attrouper à la gare.

Les malles avaient pris une ruelle isolée et fait le tour des remparts.

Frédéric était sur des épines; il ne faisait que regarder l'heure. Mme Hervé avait absolument voulu aller prier, une dernière fois, au pied de la chaire, sur ces dalles que ses genoux avaient usées; il lui semblait que le Dieu de Paris ne serait plus celui de Provins.

— Des bêtises, disait Mélanie en levant les épaules; mais il ne faut pas la contrarier pour si peu.

La charitable dame avait aussi laissé à Josette de quoi faire, pendant un mois, à ses petits pauvres, la distribution habituelle. Ce temps écoulé, elle verrait à envoyer de quoi continuer cette modeste fondation; ce serait comme un lien qui la rattacherait encore à son cher Provins.

Pendant le trajet de la maison au chemin de fer, — toujours par les remparts, comme s'ils prenaient la fuite, — Mme Hervé dut s'appuyer sur le bras de son fils. Bien que la chaleur fût accablante, le malheureux la sentait grelotter de tous ses membres... mais la soif d'argent rend féroce.

Mélanie suivait allégrement, consolant Josette, l'accablant de promesses, de regrets, de témoignages d'intérêt dont elle ne pensait pas une syllabe.

Le regard de Lise furetait de droite et de gauche; il lui semblait qu'une tête et un signe d'adieu devaient surgir de quelque buisson.

A la gare, le train pour Paris venait d'être signalé; à peine eut-on le temps de prendre les billets et de faire inscrire les bagages.

Ces mots sacramentels: « Les voyageurs en voiture, » brusquèrent les adieux. Mme Hervé emportait des larmes de sa vieille bonne coulant sur ses joues... mais elle lui en laissait d'autres en échange.

Immobile sur le quai, comme une statue de la douleur, Josette suivit tant qu'elle put les noirs panaches de fumée... Puis, comme hébétée, inconsciente d'elle-même, elle regagna la maison déserte.

Moustache, laissé seul, hurlait désespérément.

— Pauvre bête! dit-elle; ça a plus de cœur que les gens.

Et le prenant dans ses bras, elle ajouta:

— Toi aussi, tu comprends que madame s'en va vers sa tombe.

Au moment où le train partait, un jeune homme, laissant flotter

son mouchoir, était appuyé sur le treillage extérieur de l'embarcadère... L'instinct de Lise ne l'avait pas trompée: c'était le signe attendu.

VI

Mme Hervé n'était jamais venue à Paris; les splendeurs de la grande ville l'avaient laissée indifférente et, du reste, peu soucieux de produire une mère en bonnet à la paysanne, Frédéric n'avait rien fait pour stimuler sa curiosité.

Sa première impression fut l'étourdissement; la foule l'effrayait, le bruit des voitures lui brisait le tympan. La seconde fut de se trouver mal à l'aise, quoique éblouie, dans le magnifique appartement que son fils occupait au premier étage d'une maison de la rue Vivienne.

Règle générale, les « faiseurs » occupent toujours des appartements magnifiques; c'est l'infaillible appât auquel la tribu des imbéciles se laisse prendre : une tribu nombreuse et qui n'est pas près de se dépeupler.

Les fenêtres du salon, de la salle à manger, de la chambre à coucher de Mélanie s'ouvraient sur la rue; il y avait de quoi réjouir es yeux pendant toute la journée; toutefois, par une « aimable attention » pour grand'mère, qu'offusqueraient les bruits du dehors, on commença par la reléguer dans une pièce donnant sur la cour; libre à elle de s'y croire en Chine ou au Japon, car c'était une espèce de Capharnaüm où s'écoulait le trop plein des collections exotiques. La vue s'y délectait d'un mur blanc percé d'étroites fenêtres, à travers lesquelles on aperçevait une grande variété d'escaliers et de casseroles. Moins vert, moins balsamique que le jardin de Provins; mais, comme lieu de repos, comme cimetière en chambre, on ne pouvait rien désirer de mieux. Du reste, ce réduit était parfaitement meublé, trop meublé même, car Mme Hervé ne devait pas tarder à découvrir que le tout était à vendre.

On voit d'ici la situation. Mme Hervé lit, tricote ou arrange ses petites affaires ; on frappe à la porte ou on oublie d'y frapper, des étrangers se présentent, qui saluent ou ne saluent pas. On examine les bahuts et les crédences; on discute les prix, les acheteurs s'éclipsent comme ils sont venus. Arrivent deux ou trois commissionnaires qui enlèvent le meuble et laissent la place vide, jusqu'à ce que vienne l'occuper un autre bahut qui, à son tour, disparaîtra le lendemain... Avoir vécu cinquante ans au milieu des mêmes choses immuables, vers lesquelles on n'a qu'à étendre la main, fût-ce les yeux fermés, et se retrouver tout à coup, aluric, persécutée, désorientée, dans une salle de ventes... ne doutez pas que, à cet âge, on puisse en mourir.

Pourtant Lise s'était évertuée à copier, autant que possible, les agencements de Provins. Ici, près de la fenêtre, le fauteuil, le tabouret, la table à ouvrage, le perchoir du perroquet; là, dans un coin, au pied du lit, la corbeille de l'angora, car nous avons oublié de dire que, dans un accès de magnanimité, Mélanie avait « accordé » le chat à bonne maman. L'aimable enfant avait fait, de l'appui de la fenêtre, une miniature de jardin : un pot de réséda entre deux rosiers.

Les premiers jours furent filés d'or et de soie ; les recommandations de Josette semblaient gravées en lettres de feu dans la mémoire de la Parisienne; chaque matin, on soumettait à l'approbation de Mme Hervé le menu du jour. Ensuite, Lise était en vacances, et ses douces caresses étaient bien faites pour adoucir les angles les plus aigus. A table, Mme Hervé occupait la place d'honneur; eu égard à sa surdité, on poussait la condescendance jusqu'à parler haut, et même jusqu'à répéter, lorsqu'elle n'avait pas entendu. Qu'exiger de plus?

L'intérieur s'était embelli; une bonne, premier reflet des quarante mille francs, était apparue, comme si elle était là de fondation. Dans ces derniers temps, Mélanie disait à qui voulait l'entendre qu'une domestique à demeure était un fléau, une ennemie intime, une spoliatrice à gages dont elle n'eût pas voulu pour tout l'or du monde: « Parlez-moi d'une femme de ménage ! elle est tout aussi utile et donne bien moins d'embarras... » Maintenant, la gamme changeait de ton: « Se servir soi-même, s'abîmer les ongles, s'étioler devant des fourneaux. Oh ! mais non ! non, par exemple ! »

La bonne répondait au nom de Placidie; les trois-quarts du temps, par réminiscence, Mme Hervé l'appelait Josette. Tout le monde en riait, sauf Lise et grand'mère.

Celle-ci, jugeant sur l'apparence, se faisait de la position de Frédéric une idée superbe ; elle s'était empressée d'écrire à M. Salneuve pour lui dire qu'on l'avait trompé, qu'elle était dans un paradis, que son fils prospérait, que l'avenir était assuré, et autres émollients, dont le cœur des mères est toujours prodigue.

Lise avait très sérieusement, très gravement avoué à bonne maman qu'elle était fiancée à Prosper. La vieille dame s'était d'abord permis d'en plaisanter comme d'une douce folie ; mais Lise en avait pris une si mignonne colère, une moue si gentille, que l'aïeule, à qui souriait d'ailleurs ce projet d'union, était devenue la discrète complice de sa petite-fille.

Il en résultait ceci : que Lise ajoutait quelques lignes à l'adresse des demoiselles Salneuve, et que Prosper pouvait en prendre sa part. Même jeu, lorsque les sœurs répondaient que leur frère avait été « bien sensible » au souvenir de Mlle Hervé.

Si réservé, si timide qu'il soit, l'amour trouve toujours le trou d'une aiguille par où se faufiler.

Pendant que Mélanie et sa fille promenaient la provinciale dans Paris, Frédéric apprenait que la grande affaire était manquée : les *Docks de l'Univers* crevaient dans leur œuf. Les chiffres complaisants prouvaient maintenant tout le contraire de ce qu'ils démontraient quelques jours plus tôt.

Frédéric avait eu tant de combinaisons de ce genre tuées sous lui, qu'il ne s'en émut pas autrement. Le plus simple, le plus loyal était de restituer les quarante mille francs, et surtout de faire arracher là-bas, à Provins, ces affiches terribles que Mme Hervé voyait chaque nuit dans ses rêves. Mais bah ! quand sa mère replacerait ses fonds chez Me Ginet, la belle avance ! N'avait-il pas, lui, vingt cordes à son arc pour leur faire suer des intérêts moins risibles? Certes, les trente-cinq pour cent des *Docks*, ce n'était pas mal ; mais ce malheur était peut-être un bonheur : il retrouverait mieux.

A partir de ce moment, rue Vivienne, on avait vécu dans l'abondance, payant les dettes criardes, retirant les bijoux du mont-de-piété, rajeunissant le linge, et faisant aux grands magasins de nouveautés les visites les plus dispendieuses.

Peu à peu, on amena grand'maman à remplacer sa coiffe à barbes de dentelles par un bonnet à rubans: c'était plus élégant, plus distingué ; Frédéric avait de hautes relations qui le condamnaient à un certain décorum dans son entourage; à Paris, l'habit fait un peu le moine.

— C'est bête, c'est stupide, ajoutait Mélanie; mais, que voulez-vous? l'usage est un despote dont il faut subir la loi.

Et bonne maman de se résigner. En effet, comparé aux autres, ce sacrifice était bien léger.

Largesse sans égale, Mélanie offrit un jour à sa belle-mère un châle de cinquante francs et une robe du même prix. Mme Hervé en fut touchée jusqu'aux larmes ; c'était trop !.. elle ne savait comment reconnaître... elle ne voulait plus leur être à charge... elle acceptait pour cette fois, mais à la condition qu'une pareille « folie » ne se renouvellerait plus.

La pauvre femme ne se doutait pas que la folle c'était elle-même et que ces magnificences sortaient de sa bourse.

Pour Mme Hervé, les *Docks* commençaient à pousser de terre ; son fils lui avait un jour fait voir, dans la Cité, les fondations d'une caserne ; il avait un instant causé avec l'architecte; tout marchait à merveille ; selon l'apparence, les bénéfices prévus seraient dépassés.

Il serait peut-être exagéré de prétendre que la conscience de Frédéric n'avait poussé aucun cri d'alarme avant de s'enfoncer aussi avant dans le vol et dans le mensonge; mais Mélanie lui avait imposé silence par les arguments que voici :

— Après tout, ta mère est à notre charge; nous la logeons, nous la nourrissons, nous l'entretenons; de plus, elle n'a aucun embarras de gestion, de recettes, de dépenses; je ne vois pas trop quels avantages supérieurs lui rapporterait sa fortune, si elle était placée ailleurs.

Fort bien, mais cette fortune n'était placée nulle part, et s'en allait par lambeaux.

En attendant le hasard, cet hôte capricieux qui vient d'autant moins qu'on le poursuit davantage, Frédéric se remuait beaucoup dans le vide; il se donnait les airs d'un homme affairé; il allait au Havre, à Dieppe, à Londres, sous le prétexte de poursuivre des débiteurs imaginaires, en réalité pour dépister quelque opération avantageuse, pour y brocanter, pour changer de place, pour se persuader à soi-même qu'il était actif, remuant, né pour le négoce, et qu'il ne négligeait rien pour atteindre à un résultat.

A Paris, d'anciens amis, chassés par l'orage, revenaient avec le beau temps, — le beau temps, c'était les 40,000 fr. — On donnait des dîners, on ne se refusait rien, on escomptait des bénéfices sans échéance, qui ne devaient jamais se réaliser.

Victor Perceval.

(La suite au prochain numéro.)

LE PHOTOGRAPHE SPIRITE

Chaque jour, de nouveaux progrès attestent l'incroyable puissance de l'esprit humain. Après le daguerréotype, la photographie; après la photographie pure et simple, la photographie coloriée, — on la cherche encore un peu, celle-là; — enfin, comme dernier mot de la science et de la foi, la photographie spirite!

— Vous dites?

— Je dis photographie spirite, et j'ajoute que cette nouvelle branche d'industrie est appelée à un immense avenir. Jugez-en!

Vous avez perdu une mère, une sœur, une épouse adorée, et vous voulez obtenir de l'une d'elles une manifestation qui vous prouve catégoriquement que, du haut des cieux, la défunte est en rapport constant avec vous. Vous vous rendez chez Laurent Brichard, le photographe spirite par excellence, et voici ce dont vous êtes témoin :

Tout d'abord vous êtes frappé de l'air vénérable du voyant et de la flamme mystique de ses yeux.

Il vous reçoit avec une politesse empreinte de dignité et vous demande ce qu'il y a pour votre service.

— Mon Dieu, monsieur, répond le client, on m'a parlé de votre admirable découverte, et je viens vous prier de vouloir bien l'utiliser à mon profit.

— De quoi s'agit-il? Je suis tout à votre service.

— Voici... Mon frère, parti pour la Cochinchine depuis plus de vingt ans, n'a pas donné une seule fois de ses nouvelles. La famille a donc quelques raisons de croire qu'il habite un monde meilleur, et elle serait très désireuse d'avoir son portrait.

— Rien de plus facile, monsieur. Seulement, veuillez me dire d'abord si vous croyez au spiritisme?

— Comme à ma propre existence, monsieur.

— Fort bien. L'opération alors va marcher comme sur des roulettes. Placez-vous devant mon objectif, recueillez-vous fortement et tendez toutes vos facultés vers ce frère chéri que vous avez perdu. De mon côté, je l'évoquerai, et nul doute qu'il n'apparaisse planant au-dessus de votre tête.

Le client tend son esprit à le rompre, Brichard en fait autant, et l'opération a lieu.

Résultat : un agréable portrait du client, mais pas la moindre trace du Cochinchinois.

— C'est parfait! dit Brichard sans se préoccuper de l'air déçu de sa pratique. Vous devez êtes bien heureux, monsieur?

— Heureux... Pourquoi?

— L'absence de l'image de monsieur votre frère sur la glace prouve surabondamment qu'il n'est pas mort.

— Ah! vous croyez?

— Je le jurerais sur mon salut éternel. Si votre frère flottait dans les limbes, sa pâle figure nous serait apparue; mais, comme il n'y a absolument rien, j'en conclus que l'absent vit toujours et que vous aurez de ses nouvelles avant peu... C'est cinquante francs, monsieur.

Cela, c'est le petit jeu, le pont aux ânes. Seulement, si le photographe spirite ne donnait jamais que des produits aussi terrestres, sa clientèle pourrait en souffrir, et il est tel cas — quand la personne demandée est parfaitement morte — où, bon gré, malgré force lui est de la faire apparaître.

Une mère se présente. Elle a entendu parler du merveilleux praticien et vient le supplier d'évoquer l'image d'une fille adorée, défunte depuis dix ans.

Après la profession de foi indispensable, les questions commencent.

— Quel âge avait mademoiselle votre fille, madame?

— Dix-sept ans, monsieur.

— Belle?

— Un ange!

— Brune?

— Blonde. Une bouche comme ça, des yeux comme ça, un nez... comme le mien, et des joues veloutées comme une pêche de Montreuil.

— Asseyez-vous là et ne bougez pas.

— Puis-je cligner les yeux?

— Vous le pouvez. Maintenant tendez votre esprit.

— Plaît-il?

— Pensez à votre fille de toute la force de vos facultés aimantes... Y êtes-vous?

— Pas encore... Attendez que j'y pense encore davantage... Là, j'y suis.

En un tour de main, l'épreuve négative est obtenue. L'œil de de Brichard rayonne en la contemplant.

— Pauvre mère, dit-il, que votre fille était belle!

— Vous la voyez, monsieur?

— Comme je vous vois.

— Oh! montrez, montrez tout de suite!

— Vous y verrez peu de chose; il faut attendre l'épreuve positive.

— N'importe! montrez tout de même.

L'excellente femme écarquille ses yeux et ne voit sur la glace que sa figure dont les ombres et les lumières sont renversées.

— Mais... je ne découvre rien, monsieur.

— Manque d'habitude. Tenez... là... juste au-dessus de votre tête... Voyez-vous cet ovale divin?

— Oui... en effet... je crois entrevoir... Mais... est-ce que je ne la verrai pas mieux que ça sur le papier?

— Oh! que si... Rassurez-vous... et revenez dans deux jours... C'est cent francs, vous savez?

— Voulez-vous que je vous paye immédiatement?

— Puisque vous le désirez, j'y consens.

Au jour dit, la cliente accourt chez le photographe qui tire, avec une solennité de bon augure, l'épreuve du carton.

O prodige! Planant au-dessus de la tendre mère, une pâle image, à moitié voilée, s'offre à ses yeux mouillés de pleurs.

— C'est elle! c'est bien elle!

— N'est-ce pas?

— Seulement... pourquoi ces voiles qui cachent tout le haut de la figure?

— Les esprits ne peuvent se manifester à nous que voilés ainsi.

— Vous savez... ce que j'en dis, c'est à cause de la ressemblance.

— N'est-elle point frappante?

— Oh! si... sauf le nez... et la bouche... Le menton aussi est un peu fort. Mon Emma l'avait plus petit... Quant aux yeux, on ne les voit pas.

Brichard jette sur la pauvre mère un regard empreint d'une profonde pitié.

— Croyez-vous donc, madame, qu'un pareil changement d'existence peut s'opérer sans une légère déformation des traits?... Mais alors à quoi servirait la mort?

— Vous avez raison, à quoi servirait-elle?... Ah! que je suis heureuse! Mon enfant veille sur moi!... Vous êtes son second père, monsieur, puisque, grâce à vous, je revois cet ange!

Généralement les choses se passent ainsi; l'image demandée revient de si loin qu'il y aurait mauvaise grâce à la chicaner sur le plus ou moins de longueur d'un nez passé à l'état de pur esprit. Cependant, il est arrivé ces jours derniers à Brichard, à la suite d'une séance très chargée, une histoire assez désagréable.

Deux clients avaient désiré revoir, l'un un bébé ravi par la camarde à l'âge de trois ans; l'autre, un capitaine de cavalerie. Par une déplorable confusion, le photographe fit planer sur l'un ce qui revenait à l'autre, si bien que le premier client passa de l'ébahissement a la fureur en voyant son bébé transformé en soudard.

— Ça, mon petit Toto? s'écria-t-il indigné.

— Sans doute, monsieur.

— Un enfant de trois ans avec des moustaches longues d'un mètre et en uniforme de cuirassier?... Vous moquez-vous de moi, saltimbanque!

Brichard comprit sa faute et chercha à la pallier avec son aplomb ordinaire.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, monsieur?

— Il le demande!... Toto en capitaine!

— Eh bien, ce n'est que très flatteur pour lui et pour vous... c'est que son avancement a été très rapide.

Maintenant, pour vous rendre compte de la fourberie du photographe spirite, souvenez-vous du procédé qui consiste à mettre une tête connue sur un corps quelconque, et vous aurez la clé du miracle, — ou plutôt, pour parler le langage de messieurs les prestidigitateurs, vous aurez « débiné le truc ».

Louis LEROY.

REVUE DES MAGASINS

Mmes BRUNHES et HUNT ont un tact exquis pour savoir à première vue quel genre de chapeau vous convient le mieux. Elles possèdent au plus haut degré le sentiment de la beauté, qu'elles font admirablement valoir, et nous ajouterons même que, par le goût qu'elles apportent dans la confection de leurs chapeaux, elles le communiquent nécessairement à leurs clientes.

Voici un de leurs derniers modèles: Chapeau *Duchesse de Berry*, à forme plate, tout couvert de paillettes d'acier noir, entouré d'une grande écharpe souple en soie blanche et à bouts effilochés, garni sur le côté d'une jolie fantaisie en plumes de héron, avec une guirlande de pervenches dessous. Rien ne saurait rendre l'aspect élégant et le grand air de ce chapeau.

Mmes Brunhes et Hunt ont fait quelques coiffures et chapeaux de théâtre qui ont été fort remarqués. — Leur domicile, (rue Meyerbeer, 4), se trouvant à proximité du nouvel Opéra, ce voisinage leur attire chaque jour de nouvelles clientes. — Nous citerons entre autres modèles pour le théâtre, un amour de chapeau en tulle blanc complètement brodé de jais blanc, garni d'une plume d'autruche blanche, soutenue par un motif perlé dans un frou-frou de dentelle.

Tout en indiquant exactement le détail de la composition des chapeaux de Mmes Brunhes et Hunt, nous ne pouvons donner une idée réelle de leur grâce, de leurs allures coquettes et charmantes; il faut les voir, et surtout les porter: alors on éprouve un sentiment d'admiration égal à celui que nous professons pour un talent aussi élégant et aussi original.

— Parmi les eaux de toilette que nous recommandons avec le plus de plaisir, le *lait d'Hébé* mérite une mention spéciale à cause de sa fabrication: en effet, on en a soigneusement exclu les vinaigres et autres acides qui, de l'avis de tous les médecins, ont une si pernicieuse influence sur la peau.

Une eau de toilette doit réunir trois qualités: tonifier la peau sans en irriter les pores, l'imprégner d'un doux parfum, et laisser à sa surface une légère sensation de fraîcheur. Telles sont précisément les rares vertu du *lait d'Hébé*, que nous devons à l'habile préparation de MM. PINAUD et MEYER (boulevard des Italiens, 30).

La *crême neige* de la même maison est, sans contredit, le plus efficace de tous les cold-cream. Elle est sans égale pour la finesse des onctueux qui la composent et pour les soins apportés à sa préparation

Il ne nous est pas possible de citer tous les autres produits de MM. Pinaud et Meyer; nous devons nous borner à dire qu'on trouvera chez eux tout ce qui concerne l'hygiène de la beauté, c'est-à-dire la conservation et l'embellissement de la chevelure et de la peau.

SPÉCIALITÉS

A l'époque où l'on portait de la poudre, il était facile de dissimuler les cheveux blancs sous les perruques alors à la mode... Mais ce temps n'est plus; faut-il le regretter? — Non, puisque nous avons l'*Eau gauloise*, cette préparation merveilleuse qui rend aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive; dans un siècle de progrès comme le nôtre, on devait arriver à ce résultat.

L'*Eau gauloise* efface par ses combinaisons savantes toutes les teintures qui existaient avant elle; non-seulement elle répond à ce qu'on exige d'elle comme teinture, mais elle nettoie la tête au lieu de la salir, fortifie la racine des cheveux en les débarrassant des pellicules nuisibles, et en quelques jours, sans laisser trace du moindre malaise, elle rend aux cheveux et à la barbe décolorés leur nuance primitive.

Les personnes dont les cheveux sont secs ne doivent pas craindre de faire usage d'une bonne pommade, mais une recommandation essentielle, c'est de peigner et brosser les cheveux avec soin; la parfaite propreté de la tête est une condition essentielle de la réussite certaine de l'*Eau Gauloise*.

Le dépôt central de l'*Eau gauloise* est toujours chez Mme V. ROLENDE (rue Provence, 4).

M. D'A.

CONCOURS DE POESIE POUR 1875

La direction de l'Exposition internationale des Industries maritimes et fluviales, avec section française des principaux articles d'exportation, ouvre un concours pour la composition d'une pièce de poésie dont le sujet est : *la Navigation*.

Le nombre des vers devra être de deux cents environ. Les pièces destinées à concourir devront être adressées au directeur de l'Exposition (21, boulevard Montmartre, à Paris) au plus tard le 15 mai 1875.

La pièce jugée digne de récompense, par un jury spécial dont on fera connaître la composition, sera lue publiquement le jour de l'inauguration solennelle de l'Exposition, qui aura lieu le samedi 10 juillet 1875.

Chaque pièce, qui ne devra porter aucune signature, sera accompagnée *d'une enveloppe cachetée* portant en inscription soit le titre de la pièce, soit une légende correspondante, et contenant les noms et adresse de l'auteur.

Cette enveloppe ne sera ouverte que dans le cas où la pièce de vers aurait été jugée digne de récompense.

Cette récompense consistera en un *diplôme d'honneur* et une somme de *mille francs*.

L. ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toile et Batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ, de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.